

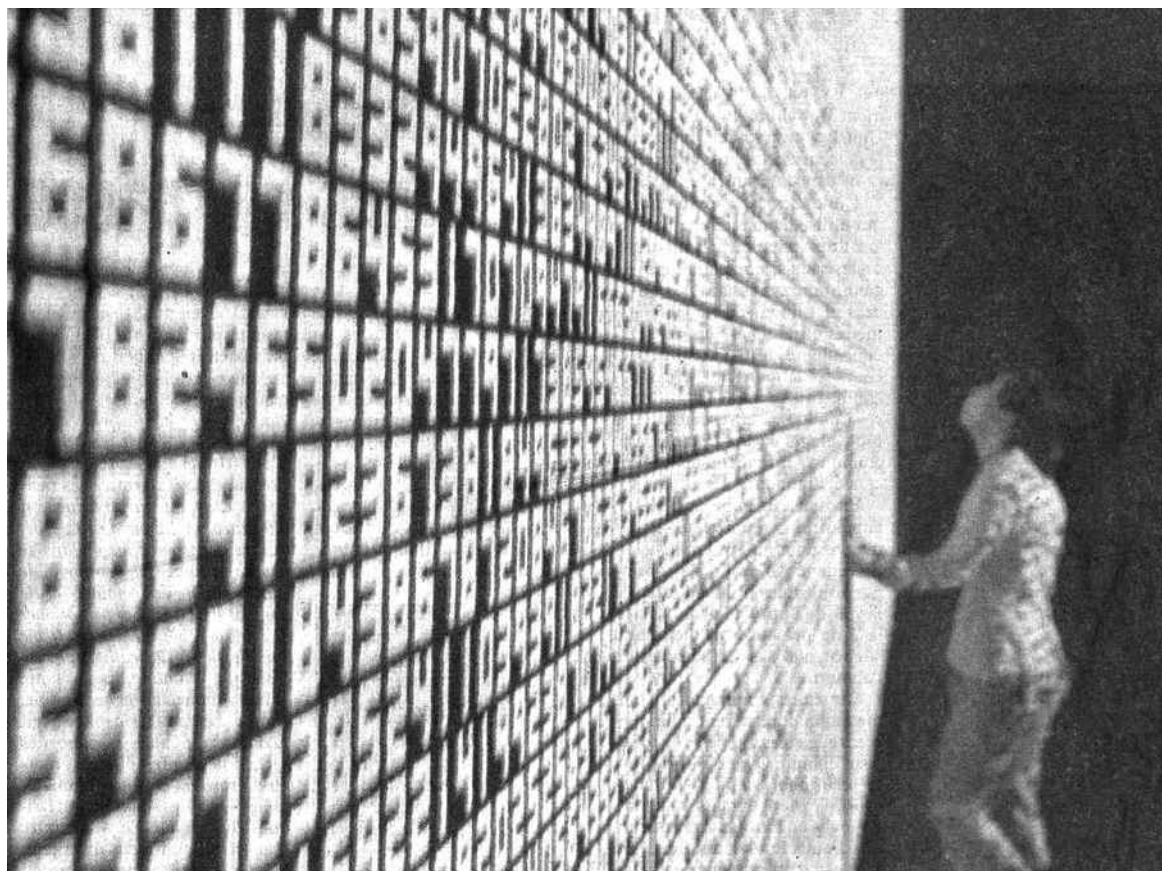
# MATHÉMATIQUES CÉLESTES

Image, son, vidéo sont les paramètres  
de la nouvelle équation multimédia  
appliquée aux arts plastiques

**L**e Festival d'automne s'est toujours voulu pluridisciplinaire. Les choix opérés en matière d'arts plastiques pour la présente édition en sont la meilleure illustration. Ainsi, l'artiste mis en vedette cette année est le Japonais Ryoji Ikeda (né en 1966), plutôt connu comme compositeur. Il avait déjà participé à la manifestation en 1999, avec le collectif Dumb Type (des danseurs, des plasticiens, musiciens, performers) qui présentait un spectacle à Créteil. On l'avait vu, et entendu, au Centre Pompidou en 2001. Venu aux musiques électroniques en 1990, il mêle les images aux sons, sans privilégier un média au détriment

de l'autre. « *Il n'utilise pas gratuitement des images créées sur ordinateur pour faire joli et mode. Il pense les sons avec. Des colonnes de chiffres alignés comme des rideaux de perles défilent à haut débit sur des rythmes hypnotiques – sur ce chapitre, ni la valeur des lignes de basse et ni celle de la pulsion techno ne sont oubliées* », écrivait notre collaboratrice Véronique Mortaigne. (*Le Monde* du 3 février 2001.)

Ryoji Ikeda poursuit aujourd'hui cette démarche d'ouverture en s'associant à un professeur de l'université Harvard (Massachusetts) le mathématicien Benedict Gross, pour essayer de trouver un langage commun. L'expérience est tentée dans un nouveau lieu, Le Laboratoire.



« Data.tron », de Ryoji Ikeda. KAZUO FUKUNAGA/YAMAGUCHI CENTER OF ARTS AND MEDIA

Ouvert en octobre 2007 au centre de Paris, il a été fondé par David Edwards, professeur de biologie à Harvard, lui aussi, qui finance l'endroit de ses deniers pour affirmer la nécessité de mêler arts et sciences : « *L'histoire des arts comme celle des sciences sont remplies de tels apports. Don Ingber doit son succès en biologie cellulaire aux cours de design qu'il a pris à Yale ; Diana Dabby n'a pu concevoir sa musique, basée sur la théorie du chaos, qu'après une thèse en électricité* », déclarait-il au Monde (3 décembre 2007). De fait, les objectifs du mathématicien et de l'artiste sont curieusement proches : « *Lorsqu'on découvre une vérité mathématique, dit Benedict Gross, tout devient immédiatement évident, facile à comprendre, on ne peut plus y toucher. La beauté des mathématiques est un plaisir à contempler.* » Ce à quoi renchérit Ryoji Ikeda : « *Mon travail s'est toujours polarisé sur les concepts du beau et du sublime. Pour moi, la beauté est cristal ; rationalité, précision, simplicité, élégance, subtilité. Le sublime est infini ; infini-tésimal, immense, indescriptible,*

*indicible. Les mathématiques relèvent de la plus pure beauté... »*

Autre lieu inhabituel pour accueillir les artistes du festival, La Maison rouge, une fondation privée créée par le collectionneur Antoine de Galbert. Avec, tout d'abord, un duo d'artistes tout aussi précis qu'une belle équation. Marie Cool (née en 1961) et Fabio Balducci (né en 1964) pratiquent la performance. Pas celles, spectaculaires ou violentes, d'une Marina Abramovic, mais des gestes lents, précis, répétés et répétés encore comme les katas des adeptes des arts martiaux. Sauf que les leurs s'apparentent moins au karaté qu'au tai-chi : simplicité, durée, étirement du temps. Les organisateurs vont chercher leurs références jusque chez Bergson « *pour qui le temps chronologique [en l'occurrence le temps chronologique de la performance] est supplanté, ou*

*dévoilé, par le temps du changement dans toute son épaisseur... ».*

Le même désir de durer est à l'œuvre dans le travail de Christian Boltanski. Né en 1944, c'est le plus âgé – et le plus connu – des artistes de ce festival. A La Maison rouge, il réactive une pièce présentée en 2005 à la galerie

parisienne de Marian Goodman. *Le Cœur* est une simple ampoule électrique, dont l'intensité varie en fonction des battements du cœur de l'artiste. Elle est complétée par une vidéo de 2003, *Entre-temps*, dans laquelle se succèdent, en fondu-enchaîné, des portraits photographiques de sa petite enfance à son entrée dans la soixantaine. Une manière, selon ses propres termes, d'« *arrêter le temps qui avance* ».

Le plus jeune de la bande est le Brésilien José Damasceno, né en 1968. Il a cependant déjà une belle carrière derrière lui : deux fois présenté à la Biennale de Venise, en 2005 et 2006, ses œuvres figurent dans des collections prestigieuses, comme celle de Gilberto Chateaubriand à Rio

de Janeiro, ou celle de Bernardo Paz, un bijou serti dans la jungle du Minas Gerais (*Le Monde* du 1<sup>er</sup> novembre 2004). Mais son travail est peut-être plus léger que celui des précédents. Dans le bon sens du terme : il y met une sérieuse dose d'humour, qui n'oblitére pas la profondeur du propos. Les visiteurs de la Biennale de Venise se souviennent peut-être de *Durante o caminho vertical*, une accumulation verticale, en colonnes montant du sol au plafond, de l'empreinte de ses pieds. Le pied est une des plus anciennes mesures de l'espace, que pourrait apprécier même un mathématicien d'Harvard !

Son installation pour le Festival d'automne est elle aussi inspirée par le temps : la reconstitution d'une salle de cinéma, où ne subsiste plus que les traces de pas des spectateurs repartis, qui, disent les organisateurs, « *se réfère à un moment, l'avant ou l'après de ce qui est vu* ». « *Ô temps, suspends ton vol... »* ■

HARRY BELLET

Ryoji Ikeda. Le Laboratoire, du 3 octobre au 12 janvier 2009. Marie Cool et Fabio Balducci, Christian Boltanski, La Maison rouge, du 13 septembre au 5 octobre. José Damasceno, Espace topographie de l'Art, du 15 novembre au 14 décembre.

« Des colonnes de chiffres alignés comme des rideaux de perles défilent à haut débit sur des rythmes hypnotiques »